

1. CINQ CENTS

Kazan

Quatre mille kilomètres, c'était exactement la distance qu'allait devoir franchir le train sanitaire de Kazan au Turkestan. Le train lui-même n'existait pas encore : l'ordre de sa formation avait été signé la veille, le 9 octobre 1923. Il n'avait pas non plus de passagers, qu'il faudrait récupérer dans les foyers d'enfants et les centres d'accueil, filles et garçons entre deux et douze ans, les plus faibles et les plus épuisés par la faim. En revanche, ce convoi était déjà pourvu d'un chef : Deïev, un vétéran de la guerre civile, un jeune. Il venait tout juste d'être nommé.

– Des enfants, lui avait dit Tchaïanov, le commandant du département des transports, en guise de salutations. Cinq cents. Il faut les convoier de Kazan à Samarcande. Tu prendras ton mandat et les instructions chez le secrétaire.

Depuis des années qu'il était dans le transport, Deïev avait convoyé tout ce qui pouvait passer par des rails, du blé et du bétail réquisitionnés jusqu'à la graisse de baleine, que la Norvège, pays ami, envoyait par citernes aux habitants de la Volga en proie à la famine. Mais jamais des enfants.

– Je dois partir quand ?

– Demain si tu peux. Dès que ton convoi sera prêt, Deïev, il faudra filer, aussi vite que possible ! Les enfants n'aiment pas les longs voyages, tu pourras bientôt t'en convaincre par toi-même.

La conversation n'avait duré que quelques minutes. Le seul point obscur, c'était cet étrange «tu pourras bientôt t'en convaincre par toi-même». Mais il n'avait pas le loisir d'y réfléchir. Les longues réflexions, c'était bon pour les vieillards, eux avaient tout le temps du monde.

Il commença par se rendre à la direction de la gare. Là-bas, on lui promit de fouiller dans les coins, pour finalement n'exhumer qu'un seul wagon, mais rien de moins qu'un ancien première classe, jadis d'un bleu noble, désormais d'une teinte gris pâle, au compartiment capitonné d'une tapisserie déchirée seulement par endroits, avec des miroirs presque entiers et un immense hall d'entrée où l'on aurait pu danser la valse. Autrefois pourvu d'une bibliothèque de voyage et même d'un piano, le wagon avait récemment hérité d'une baignoire de fonte ébréchée (elle avait dû être ramenée du compartiment de blanchisserie, puis oubliée sur place). Elle formait un tableau ridicule, sur fond d'étagères vides et de candélabres noircis. Deïev fronça les sourcils, mais accepta le wagon. Il fit arracher la fichue tapisserie, enlever les candélabres. Il remplaça les élégants filets à bagages par des deuxième et troisième étages de couchettes. Gardra la baignoire. Il tenta d'exiger en sus un poêle en fer destiné à chauffer l'eau du bain pour les enfants, mais se fit traiter de bourgeois et remit la question de l'eau chaude à plus tard.

Pour le deuxième wagon, il fallut attendre un jour entier : on le ramena des Monts Rouges, où il était resté quatre ans dans l'arrière-cour du dépôt des locomotives. En examinant sa prise, Deïev sursauta : ce n'était pas un simple wagon, mais

bien une église itinérante. Ce qui expliquait sans doute qu'il soit resté si longtemps à prendre la poussière, tant on voyait mal comment l'adapter aux besoins soviétiques. On pouvait bien sûr enlever le bronze verdâtre de la coupole, démonter l'autel. Mais les fenêtres en arc sous une arête rouge, qu'en faire? Et le toit en forme de *kokochnik*¹ d'église?...

Deïev accepta le wagon. Il n'avait qu'un avantage : sa vaste dimension. « On fait des châlits sur combien de niveaux? », demanda le chef de l'équipe de menuiserie en examinant avec respect le très haut plafond. « Sur trois! », décida Deïev. Ils auraient pu en mettre quatre, mais les enfants auraient sans doute eu peur de monter si haut.

Le wagon-cuisine arriva quelques jours plus tard de la région de Simbirsk : une grosse boîte sur roues, bricolée à la hâte avec des planches rabotées, puis réparée avec des planches brutes, ravaudée avec du contreplaqué, la virgule de la cheminée du poêle dépassant de la lucarne. On disait que, depuis 1919, beaucoup de vieilleries étaient dispersées sur les voies de service de Simbirsk, Deïev aurait pu y trouver quelque chose d'utile, mais il n'avait pas le temps d'aller voir.

Enfin, on prit cinq wagons d'un train de passagers arrivé de Moscou pour les joindre au convoi de Deïev, que les travailleurs des chemins de fer appelaient déjà entre eux « la guirlande », à cause de la diversité de ses couleurs et de ses formes. Les cinq derniers, des wagons-lits de troisième classe, n'avaient pas besoin de travaux de menuiserie, mais puaien la cigarette et étaient dans un tel état de saleté qu'un lavage à fond s'imposait. Or, Deïev avait déjà tellement bassiné la direction de la gare avec ses exigences (et

1. Élément décoratif du toit de certaines églises russes, finissant en pointe comme les coiffes traditionnelles des femmes, dites *kokochniks*. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

tout «immédiatement!», «maintenant!», «sans faute!») qu'ils ne lui fournirent pas de nettoyeurs. Il n'insista pas, prit deux seaux d'eau et se mit au travail lui-même.

Elle arriva juste à ce moment. Deïev était en train se démener sur le sol mouillé, poussant au moyen d'un chiffon un tas d'écales de graines de tournesol fourrées sous une couchette, quand deux bottes de soldat d'infanterie à bout plat surgirent devant son nez. Il leva les yeux: des mollets fins, pas dans des chaussettes de soldat, mais dans de doux bas de laine.

– Assassin, fit-elle de but en blanc. De quel droit vous lambinez?

Deïev était stupéfait. Il leva les yeux encore plus haut: une jupe noire, étroite, des genoux aigus se devinant sous le tissu.

– Pendant que vous vous traînez sur le sol, des enfants meurent.

Il tenta de sortir de sous la couchette, se tapa la nuque contre le bord.

– T'es qui?

Deïev était timide devant les femmes, c'est pourquoi il les tutoyait toujours et leur parlait d'un ton fier, plein de défi.

– La commissaire à l'enfance. Je vous accompagnerai jusqu'à Samarcande, si vous voulez bien vous lever de votre flaque et commencer à exécuter les ordres.

– Et t'as un nom, commissaire?

– Blanche.

Deïev ne comprit pas si c'était son prénom ou son nom de famille. Il n'osa pas demander.

Elle était plus âgée que lui, même si elle n'aurait pas pu être sa mère. Plutôt une grande sœur. Son visage était beau et austère, comme ceux des affiches soviétiques. Ses cheveux châains, coupés court, bouclaient dans tous les sens.

Son regard était autoritaire, comme celui d'un commandant d'armée. Sous un tel regard, on avait envie de se redresser immédiatement, mais Deïev se retint : sans se presser, il rejeta une mèche de cheveux (et en profita pour enlever les écales de tournesol collées sur son front), lança négligemment le chiffon dans le seau (de l'eau en jaillit, atteignant les bottes de la commissaire), et resta assis sur le sol, un peu indolent.

– Peut-être que tu vas m'aider à nettoyer, camarade Blanche ? Ou tu veux qu'on les mette dans cette porcherie ?

– Je t'aiderai, répondit-elle sérieusement. Mais cette nuit, quand les enfants dormiront.

– Et nous deux, on dormira pas ? ricana Deïev.

Il n'avait aucune envie d'être insolent, mais sa langue avait été plus rapide que lui. Il eut immédiatement honte de cette grivoiserie ridicule. Il se leva, frotta la saleté sur son pantalon reprisé et ses genoux nus. Quand il fut redressé, il comprit qu'il regardait la visiteuse de bas en haut : la commissaire Blanche le dépassait d'une bonne demi-tête.

– Je crains, Deïev, qu'on n'ait pas l'occasion de dormir, dit-elle en le regardant franchement, permettant à Deïev d'examiner ses yeux : gris et froids, ourlés de cils droits. Et je pense que ce sera le cas jusqu'à Samarcande.



Quelques minutes plus tard, il marchait déjà aux côtés de Blanche. Enfin, il ne marchait pas : il trottinait hâtivement sur les rails mouillés par une pluie fine, essayant de toutes ses forces de ne pas glisser et de ne pas courir.

Elle avançait à larges enjambées entre les traverses, avec tout l'élan de ses jambes fines de jeune fille, de sa silhouette légère, qu'on devinait à peine sous les plis de sa vareuse

serrée à la taille par une ceinture. Deïev observait le pas rapide de ses bottes carrées et pensait qu'elles devaient renfermer des petits pieds étroits. Il trébucha, jura, et chassa cette pensée inconvenante.

– Ils vont tenter d'augmenter le quota, surtout n'acceptez pas ! Blanche parlait vite, sans se donner la peine de tourner la tête vers son interlocuteur, envoyant ses phrases comme des flèches, et il dut accélérer le pas pour entendre ses instructions. Ils essaieront de rajouter des malades en les faisant passer pour des convalescents : refusez !

Deïev ne comprenait pas à qui il était censé refuser. Autrement dit, qui était la cible des paroles impitoyables de la commissaire ?

– Ils vont en appeler à votre pitié, mais vous n'avez qu'à tout mettre sur mon compte. Vous leur direz que cette Blanche est inflexible et sans cœur, que vous ne parvenez pas à me faire entendre raison, que je suis inhumaine, de pierre...

– Mais le chef du convoi, c'est moi, lui rappela Deïev à tout hasard.

– Le chef, c'est vous, convint Blanche. Mais vous pouvez tout mettre sur mon dos. Ou alors vous taire, je leur répondrai moi-même.

Par l'arrière de la gare, ils entrèrent dans la ville et furent bientôt en plein centre, sur la place principale, où s'élevait un palais de granit et de marbre, aux colonnes si larges qu'il aurait fallu trois paires de bras pour les entourer, et aux fenêtres dépassant de beaucoup une taille humaine : l'ancien siège de l'Assemblée de la noblesse, aujourd'hui centre d'évacuation n° 1 de Kazan. On y rassemblait, de tous les coins proches et lointains de la Tatarie rouge, des enfants que leurs parents ne voulaient pas ou ne pouvaient pas nourrir ; ces enfants représentaient la majorité des passagers prévus dans le convoi de Deïev.

De près, cependant, le centre ne ressemblait pas à un palais mais à une forteresse en état de siège. Les fenêtres du sous-sol étaient entièrement fermées par des planches, parfois même par deux couches de planches, et les fenêtres en ogive du rez-de-chaussée garnies de feuilles de fer et de contreplaqué. Les colonnes de marbre blanc se couvraient d'un quadrillage épais de fissures. Les murs étaient parcourus d'une telle abondance d'anfractuosités qu'ils semblaient faits d'une pierre inhabituellement poreuse et friable (Deïev reconnu immédiatement ces trous : les petits étaient faits par des balles, les gros, par des obus). Le bâtiment avait un aspect sévère et imprenable, comme si la guerre civile faisait encore rage autour de lui. De qui se cachaient ainsi les habitants du palais ? Se pouvait-il qu'ils se protègent des enfants assiégeant l'établissement ?

Car des enfants s'entassaient partout : sur l'escalier d'apparat en granit, sur des journaux déployés le long des murs, par douzaines ou quinzaines de petits corps sales, emmitoufflés dans des guenilles jusqu'aux sourcils, paresseusement immobiles sous la pluie. Deïev avait déjà contemplé ce genre de tableaux plus d'une fois, sans jamais se poser la question : pourquoi les enfants étaient-ils à l'extérieur du centre de tri, et non dedans ?

Suivant la pente destinée aux voitures à cheval, Blanche monta jusqu'à l'entrée principale et frappa à la porte. Pas de réponse. Elle frappa encore une fois, plus fort, secoua la porte bien verrouillée, toujours sans résultat. Se mettant sur la pointe des pieds, elle asséna quelques vigoureux coups de paume sur le contreplaqué qui fermait la fenêtre, manquant de se blesser à un clou.

La forteresse restait silencieuse. Tout comme les enfants couchés devant.

Aucun n'avait même remué. Quelques paires d'yeux

suivaient avec une curiosité molle les gestes de la femme, et seul un garçonnet – malingre, avec un visage bruni par le soleil, ressemblant à une pomme de terre sale – s’assit plus commodément pour ne pas manquer le spectacle. Blanche s’adressa à lui.

– Pourquoi n’ouvrent-ils pas? demanda-t-elle avec simplicité, d’un ton amical.

Fini, le ton de commandement, le regard autoritaire, s’étonna Deïev. La commissaire savait donc parler humainement?

Le garçon resta silencieux un moment, regardant tomber les gouttes de pluie fine à côté et au-dessus de lui.

– V’z’êtes arrivés trop tard, dit-il entre ses dents, à contre-cœur. Revenez demain, ils sont mieux disposés le matin.

– On doit entrer maintenant, soupira Blanche. Peut-être qu’il y a un moyen... Aide-nous.

L’autre laissa à nouveau passer un moment avant de répondre, comme si les mots lui parvenaient de loin.

– Et ça me rapportera quoi?

– Je te dirai comment te faire accepter au centre. Pour ne pas jouer les mendiants devant la porte, en essuyant le seuil avec ton pantalon. Les sœurs du service social te prendront elles-mêmes sous le bras et te feront entrer, te laveront, te nourriront et te donneront une ration.

– N’importe quoi, ricana le garçon, découvrant des dents noires.

– Aujourd’hui, à minuit, il y aura une raffle à l’embouchure de la Kazanka: la commission à l’enfance et la police font ratisser la rive. Ceux qu’on trouvera seront répartis dans les centres. Donc, tous ceux qui veulent un toit et une ration n’ont qu’à être à l’embouchure avant le coucher du soleil. Et ceux qui ne veulent pas ont intérêt à se tirer et à ne pas gêner les autres. Tu piges? Dis-le à tes copains.

Le visage-pomme de terre se plissa, fronçant les sourcils avec méfiance et gonflant les narines.

– Un coup en plein cœur si je mens ! Blanche se frappa du poing sur la poitrine, comme si elle enfonçait un poignard entre ses côtes, son visage se détendit, elle sourit d'un air complice. Maintenant, aide-moi, répéta Blanche.

Le garçon se leva – lentement, bougeant à peine ses membres, comme s'il se déplaçait au fond d'une rivière, et non sur la terre ferme –, s'approcha de la porte d'entrée. Leur tournant le dos, perdant d'un coup sa nonchalance, il se mit à taper furieusement la porte des pieds et des poings ; il tambourinait avec une telle rage que le bois épais, recouvert de laque, en trembla, et que les gonds grincèrent.

– Il fallait frapper plus fort, expliqua-t-il sans cesser de tambouriner, un peu haletant sous son effort bruyant. On les a à l'usure !

– On t'a dit qu'il n'y avait plus de place ! cria bientôt quelqu'un d'en haut, de la fenêtre.

Mais le gamin continuait sa charge sans faiblir, et bientôt une clé tourna dans la porte. Le garçon s'écarta immédiatement : le balai qui surgit de l'embrasure n'atteignit que le vide.

– Va-t'en, garnement ! Va au diable !

Une énorme silhouette de femme apparut dans l'entrée, agitant le balai comme une épée.

– Qu'est-ce que c'est que cette citadelle ? Blanche parlait d'une voix basse, mais si menaçante que Deïev en eut le ventre noué. La guerre est finie depuis longtemps.

– Pour certains elle est peut-être finie, pour les autres on est en plein dedans, répondit la gardienne sans se démonter. Ils vont nous casser la maison ! C'est pas ma faute, s'ils sont une armée entière chaque jour ! Où on les mettra tous ?

Sans dire un mot, Blanche fit un pas en avant, et l'énorme

femme recula, baissant son balai. Deïev suivit furtivement, pénétrant dans les ténèbres épaisses du bâtiment aux fenêtres condamnées.



– Camarades, vous venez voir qui? La gardienne s’agitait toujours devant la porte, dont elle fermait les nombreux verrous, peinant à trouver la serrure dans l’obscurité. Où allez-vous, camarades? Hé!

Blanche grimpaît déjà les marches de l’escalier d’apparat, vers la lumière du premier étage. Deïev voulait suivre la commissaire, mais trébucha sur quelque chose de mou et faillit tomber. Puis il trébucha à nouveau. Et manqua à nouveau de tomber. L’obscurité s’exclama d’une voix perçante, puis ricana :

– Camarades!

Il était impossible de distinguer quoi que ce soit dans le noir. Deïev s’arrêta, lançant ses bras devant lui, et ses doigts palpèrent deux crânes rasés.

– Camarades! s’esclaffèrent des voix de l’autre côté. Où allez-vous?

– Au Mont-des-gueuletons! répondit-on ailleurs. Par la rue du Mouton!

– Regarder les gloutons!

– Ou vider un litron!

– Manger du pâté d’thon!

L’obscurité se remplit de voix, de rires, de soupirs.

– Et cogner un souteneur!

– Ou bien un procureur!

– Ou même juste un cireur!

– Parole de voleur!

– Taisez-vous! gronda la gardienne du bas de l’escalier.

Écarquillant les yeux et tâtonnant autour de lui, Deïev courut derrière Blanche, à travers une foule de garçonnets qui s'étaient réunis sur les marches. Ses paumes effleuraient des têtes rasées, des genoux, des épaules et des dos. Il craignait surtout de piétiner quelqu'un, mais les corps enfantins étaient bien plus rapides, s'écartaient sur son passage, lui ouvrant la route, comme un banc d'alevins se dispersant à l'approche d'un gros poisson.

Plus Deïev progressait sur l'escalier, plus il y voyait clair, et plus dense était la foule. Bientôt, l'escalier se sépara en deux bras, dont chacun effectuait un virage abrupt, l'un vers la gauche, l'autre vers la droite, menant au premier étage. Là, il distingua déjà des yeux : noisette, roux, noirs, bleus, couleur de l'herbe, qui le dévisageaient avec curiosité de tous les côtés. Les enfants étaient tous petits et rasés. Il manquait semblait-il une oreille à l'un d'eux, mais c'était peut-être une illusion, dans cette pénombre.

Le premier étage s'ouvrait des deux côtés sur un vaste couloir. De larges portes menaient aux espaces intérieurs – elles avaient été très blanches autrefois, avec des monogrammes en or, mais s'étaient écaillées, découvrant un bois sombre. Du fond du couloir, une minuscule dame à lunettes trottinait à la rencontre des visiteurs, sans doute une collaboratrice du centre. Sans attendre la femme, et même comme pour contrer la hâte dont celle-ci faisait preuve, Blanche ouvrit tout grand la porte centrale et pénétra dans la pièce d'un pas résolu. Deïev la suivit, rouge d'embarras. Il ne pouvait tout de même pas rester seul pour expliquer cette irruption insolente ?

Il entra et resta figé d'étonnement : c'était une salle de bal. À travers les immenses fenêtres, dont presque toutes les vitres étaient entières – seules quelques fenêtres étaient fermées par des chiffons –, la lumière du soleil pénétrait

généreusement. Le plafond était inhabituellement haut : il fallait renverser la tête pour regarder le lustre énorme, sur plusieurs niveaux, qui prenait autant de place qu'une locomotive (la totalité des ampoules en forme de bougies étaient brisées, alors que les supports de bronze se dressaient, intacts). Partant du lustre par vagues, des fleurs de plâtre et des fissures couraient sur tout le plafond. Tout au fond, dans les hauteurs, s'avancait un balcon d'orchestre protégé par des balustrades blanches, surplombant des colonnes défraîchies, mais encore élégantes.

Cet espace sublime était rempli de gamins au point qu'il ressemblait à la salle d'attente d'une gare. Les larges appuis des fenêtres, garnis de hardes, étaient transformés en couchettes ; chacun d'eux accueillait trois ou quatre garçonnets en rangs serrés, parfois pêle-mêle. On avait également transformé en couchages toutes les caisses, valises, sacs remplis de Dieu sait quoi, ainsi que des tas de livres couverts de paille, qui s'amassaient en longues rangées sur le parquet (c'étaient des livres de prix, aux couvertures de cuir ou en carton épais, visiblement des œuvres complètes). Ceux qui n'avaient pas de place assise ou de paillasse étaient allongés à même le sol, qu'ils recouvraient d'une épaisse couche mouvante de membres pâles et sales et de visages maigres.

Personne ne fit attention aux nouveaux venus : les habitants du lieu regardaient par la fenêtre, jouaient aux cartes, bavardaient, somnolaient, s'épouillaient, ou fixaient le plafond. Deïev n'avait encore jamais vu autant d'enfants réunis dans une même pièce. Il cillait devant cette abondance de talons nus et de nuques identiques, rasées de frais. Le bourdonnement des voix emplissait ses oreilles :

– C'était pas la première fois qu'on mangeait du chien – la belle affaire ! On s'est rempli la panse, et on en est pas morts...

– Ma mère était en train de mourir, la terre lui avait déjà montré ses griffes noires...

– Laisse tomber ton prêchi-prêcha. Je f'rai c'que j'veux. On a déjà crêché chez les cognes, si on veut décamper, on leur filera entre les pognes...

– Sainte Marie, mère de Dieu, Reine des cieux et de la terre, reçois la prière de ton humble serviteur...

– La bouffe est nulle ici : on mange de l'eau, on boit de l'eau, comment tu veux qu'on chie quelque chose...

– Ton Mosjoukine contre mon Douglas Fairbanks, c'est une souris contre un éléphant!...

– Quand j'me ferai taper, j'oublierai pas d'jurer...

– Hé, je lui dis, citoyenne, tu manges d'un air bien important, on dirait Lénine...

– Camarades ! Vous venez du Narkompros¹ ?

Une femme à lunettes apparut, hors d'haleine (de près, Deïev s'aperçut que ses cheveux rassemblés en queue de rat étaient gris, et que sa maigreur indiquait un organisme non pas jeune, mais tout à fait vieux). Blanche ne s'arrêta même pas : elle continuait à avancer d'un pas rapide entre les corps des garçons étalés sur le sol, tournant la tête dans tous les sens.

– Mon nom est Shapiro.

La femme dépassa Deïev, arriva à la hauteur de Blanche et se mit à trotter à côté d'elle, tentant de croiser le regard de cette étrange visiteuse.

– Mme Shapiro, la directrice.

– Vous avez combien d'enfants dans le centre ? Blanche parlait d'un ton très sévère, comme si elle l'accusait d'avance pour toute réponse.

– Quatre cent cinquante. La directrice, toujours trottinant,

1. Commissariat du peuple (ministère) à l'Éducation.

enleva ses lunettes et les essuya contre le revers de sa jaquette, espérant visiblement que des verres propres l'aideraient à mieux distinguer l'arrivante. Mais après le repas il y en aura plus, on attend un arrivage d'Elabouga.

– Combien sont en bonne santé?

– Ça dépend de ce qu'on appelle bonne santé. Quarante-sept enfants sont à l'infirmerie et en quarantaine... Le visage de la directrice était de plus en plus troublé, et sa respiration de plus en plus hachée à force de marcher vite. Ou est-ce que vous venez du Narkomzdrav¹?

Ce n'était pas bien, d'obliger une femme âgée à avancer aussi vite. Est-ce que Blanche le comprenait? Il semblait que non. Ou, au contraire, le comprenait-elle parfaitement?

– Combien d'enfants en bonne santé de plus de cinq ans?

– Environ les deux tiers... Mais attendez... dites-moi...

Mme Shapiro peinait à reprendre son souffle. Camarade?...

Deïev eut honte.

– Blanche, dit-il en présentant sa collègue. Commissaire Blanche de la commission à l'enfance.

– La commission à l'enfance! s'exclama Mme Shapiro d'un air ravi, oubliant même son essoufflement. Vous vous souvenez enfin de nous! Nous périssons sans vous, nous périssons... Pourquoi n'avez-vous pas prévenu? Je vous aurais préparé tous les chiffres, et une liste de questions, pour ne pas être prise de court...

– Eh bien, prenez votre temps. Blanche examinait les fenêtres et les portions de mur entre elles. À l'extérieur, la pluie avait redoublé; l'eau passait par le crépi troué, gouttant sur le parquet.

Elle ne les examinait pas par désœuvrement: elle laissait entendre qu'elle voyait et condamnait. Elle avait une

1. Commissariat du peuple (ministère) à la Santé.

manière étonnante de transformer non seulement ses mots, mais même ses regards muets en reproches ! Elle n'avait rien d'une femme, et tout du serpent.

– Premièrement, bien sûr, il y a le bâtiment, commença Mme Shapiro d'un ton inspiré. Vous voyez vous-mêmes dans quelles conditions nous subsistons ! Au Narkompros, ils pensent qu'ils nous ont donné un palais, et que tout va bien ! Mais comment vivre dans ce palais ? Ils y ont pensé ? Comment faire la classe ? Dormir ? Soigner ? Ce ne sont pas des conditions pour les enfants.

– C'est vrai, approuva Deïev (il avait très envie d'aider la pauvre directrice). Où sont les lits ?

– Camarade, l'Assemblée de la noblesse n'était pas un dortoir. Mme Shapiro hocha la tête d'un air sentencieux. On y dansait, on y banquetait. Voici notre meilleur lit.

Elle tapota un banc municipal qu'on avait visiblement apporté d'un parc : un tas de petits enfants s'y pressaient, couverts d'une nappe en soie avec des franges, horriblement sale, et qui avait déjà perdu depuis longtemps ses couleurs.

– Sans compter que chaque jour apporte un nouvel arri-vage ! Où est-ce que je dois les mettre, tous les évacués ? Shapiro écarta ses bras malingres d'un geste tragique, ressemblant immédiatement à une araignée effrayée. Plus les bébés qu'on nous laisse chaque jour. Nous avons déjà mis une annonce sur la porte : « Prière de déposer les bébés à la Maison des nouveau-nés ! » Et nous avons indiqué l'adresse. Mais les mamans ne savent pas lire, ou alors sont trop obstinées : nous trouvons chaque jour sur nos marches un ou deux bébés emmaillotés, parfois trois...

Deïev sentit un regard posé sur lui. Il se retourna et vit, à travers les grandes vitres du balcon, des statues en plâtre qui le contempaient ; elles avaient sans doute été déplacées